

## Le passage des troupes allemandes par le Coiron en août 1944

Le plateau du Coiron, à l'écart des grands axes et traversé seulement par des petites routes sinueuses, ne paraissait pas destiné au passage de colonnes militaires et devenir le théâtre d'une "bataille". Pourtant, en août 1944, les derniers combats de la Libération en Ardèche, mettant aux prises des milliers de combattants, s'y sont déroulés.

Cet article rappelle d'abord dans quelles conditions la masse des troupes allemandes du Languedoc s'est repliée vers Lyon en empruntant la vallée du Rhône. Il décrit ensuite l'arrivée en Ardèche des dernières colonnes attardées, leur passage par le Coiron, leur attaque par la Résistance ardéchoise et enfin leur reddition, épisodes qui constituent ce que l'on appelle "la bataille du Coiron". Cette présentation historique distanciée est complétée par trois témoignages qui montrent comment ces épisodes ont été vécus par des combattants allemands.

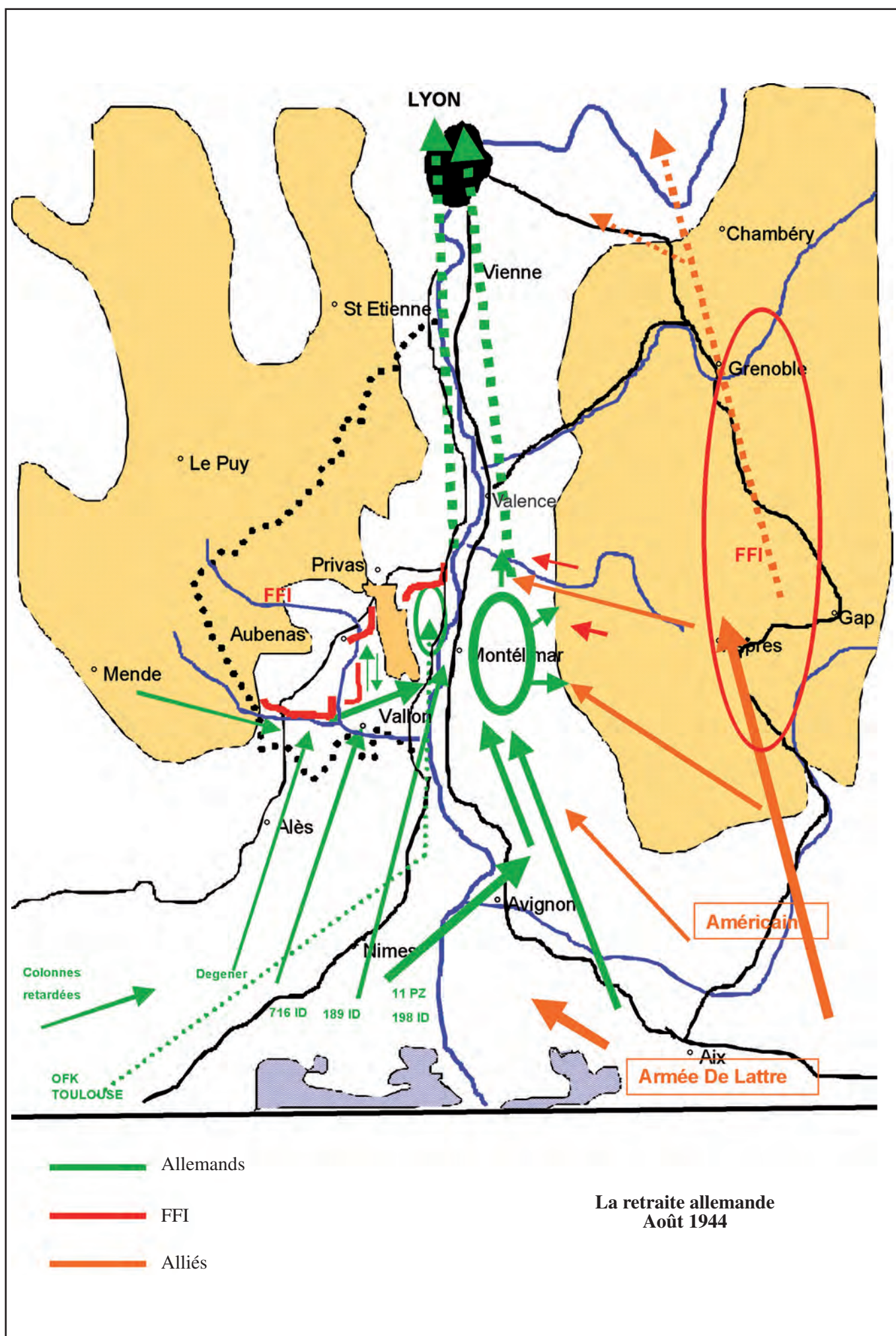
### LA RETRAITE DU GROS DES FORCES ALLEMANDES A TRAVERS L'ARDECHE

Le 18 août 1944, le succès du débarquement de Provence et la progression rapide des Alliés ayant rompu le front de Normandie, obligent Hitler à donner l'ordre de repli à toutes les unités du sud de la France. Une partie des forces stationnées à l'ouest du Rhône traverse ce fleuve à la hauteur d'Avignon pour être engagée contre les Alliés débarqués en Provence. Ce sont ces unités qui livrent de durs combats pour s'ouvrir à hauteur de Montélimar la route de Lyon, menacée par la manœuvre d'enveloppement des Américains.

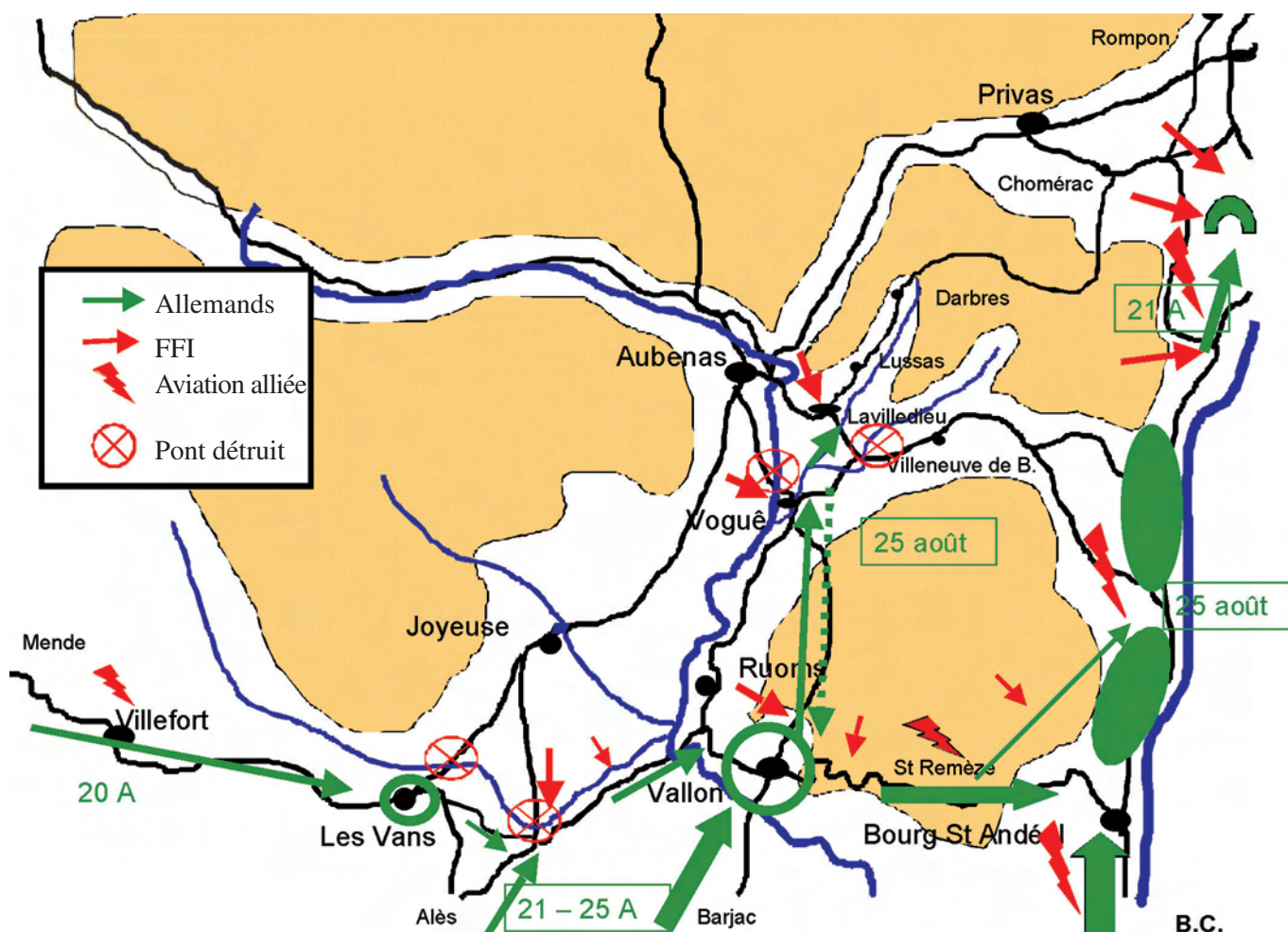
Mais quelque 40 000 hommes restants, appartenant aux organismes territoriaux de la zone et aux unités opéra-

tionnelles réparties le long de la côte, doivent retraiter vers Lyon par la rive droite du Rhône. Les unités territoriales de la région de Toulouse, pour l'essentiel des organismes administratifs ou des services, démarrent les premières. Elles sont bloquées dès le 20 août à hauteur du Pouzin, de Baix puis de Vogüé par de fortes embuscades de la Résistance ardéchoise. Ces convois peu armés s'agglutinent alors entre Baix et Bagnols et constituent une cible de choix pour l'aviation alliée et les maquisards.

Les formations de la zone côtière, plus opérationnelles, sont organisées pour la retraite en trois "groupes de combat" bien armés, qui font mouvement initialement sur trois axes, Bagnols - Bourg-Saint-Andéol, Uzès - Aubenas, Alès - Joyeuse. Sur ce dernier axe, les premiers éléments atteignent l'Ardèche le 21 août. En même temps, une forte colonne en provenance de Mende se dirige aussi vers Joyeuse par Villefort. Le commandement FFI ardéchois n'a pas les moyens de faire face à cette menace importante. Faute de capacités de manœuvre et de moyens d'appui, mortiers et canons d'infanterie, ses unités, même les plus opérationnelles, n'ont pas la possibilité de s'opposer en rase campagne aux groupes de combat allemands, très manœuvriers et bien dotés en armes lourdes. Les responsables de la Résistance ont donc fait le choix de préserver les agglomérations d'Aubenas et de Privas en détruisant les ponts sur le Chassezac et l'Ardèche et en résistant sur ces rivières, tout en laissant libres les itinéraires conduisant à la vallée du Rhône par Saint-Remèze et Villeneuve-de-Berg. Effectivement, les deux groupes de combat venant d'Alès et d'Uzès prennent le contact à Maisonneuve, Vogüé et Lavilledieu. Mais mal équipés pour rétablir les passages à leurs convois de véhicules hétéroclites et pressés de poursuivre leur progression, ces







Passage des colonnes principales dans le Sud de l'Ardèche - 21 - 28 août 1944

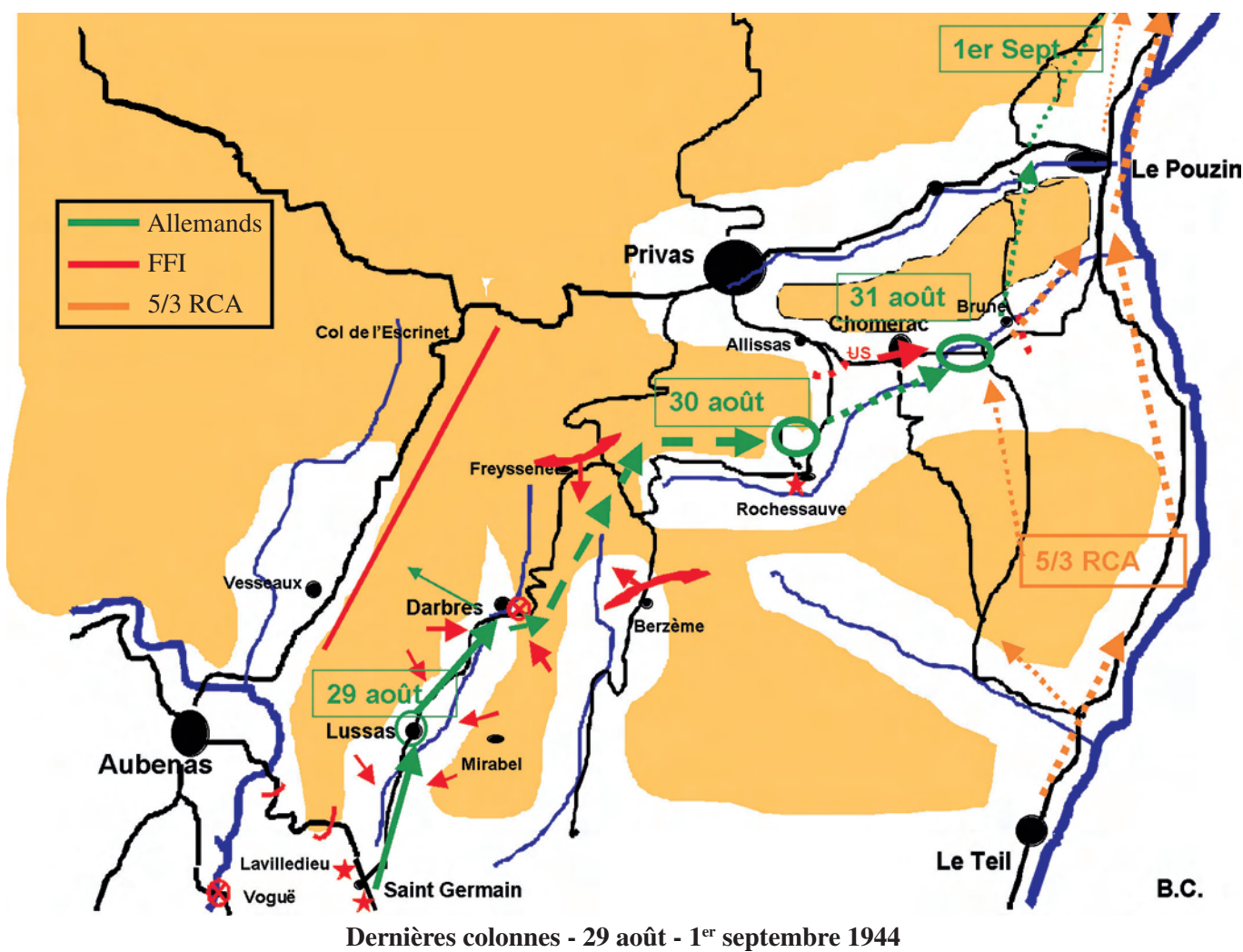
groupes n'insistent pas. Par Vallon et Saint-Remèze, ils rejoignent la vallée du Rhône où ils retrouvent le groupe de combat qui a progressé par la RN 86. L'arrivée de ce dernier élément vers Viviers - Le Teil a permis au commandement allemand de reprendre la situation en main dans cette zone. Le 25 août, des unités de combat dégagent la route nationale à hauteur de Baix, Le Pouzin, La Voulte. La masse des troupes allemandes en retraite peut alors s'écouler par la nationale 86 vers le nord. Malgré les destructions d'ouvrages d'art, les harcèlements des FFI et les attaques presque permanentes de l'aviation alliée, une grande partie de ces forces peut atteindre Lyon à la fin du mois et échapper à ses poursuivants américains ou français de l'armée de Lattre, qui progressent de part et d'autre du Rhône.

### L'ARRIVEE DES DERNIERES COLONNES ATTARDEES

Toutefois, quand l'arrière-garde de cette colonne interminable quitte le 28 août la région de Viviers, de forts détachements, disposant presque uniquement de moyens hippomobiles, se trouvent encore assez loin en arrière vers Barjac et Vallon. Ils comprennent surtout des unités de "troupes de l'est", formées de soldats recrutés par les Allemands parmi diverses nationalités du Caucase. Ceux-ci sont qualifiés de "Mongols" en raison du faciès asiatique de certains. Trois colonnes, parties de Rodez (Légion azerbaïdjanaise), de Cahors (Bataillon turkmène I/370) et d'Agen (Bataillon géorgien I/9, Bataillon d'instruction I/1089), ayant recueilli en route divers groupes ou individus isolés, s'efforcent de gagner la vallée du Rhône,

en dépit de la distance, de la chaleur et surtout des attaques de la Résistance et de l'aviation.

Ce 28 août, le commandement des FFI de l'Ardèche pense être débarrassé de toute menace au sud. A la demande pressante de l'échelon régional lyonnais qui veut libérer la métropole avec les seuls moyens FFI, il a déjà dirigé sur la région lyonnaise un bataillon FTP et se prépare à mettre en route de nouvelles unités. Le PC FFI de Vals est alors prévenu de l'arrivée de nouvelles colonnes à Vallon. Tout en espérant qu'elles vont, elles aussi, glisser vers la vallée du Rhône par Saint-Remèze ou Villeneuve-de-Berg, il rameute le maximum d'unités pour barrer la route d'Aubenas et de Privas. La 1/2 Brigade FTP de Bancilhon tiendra la rive de l'Ardèche à hauteur de Lanas - Vogüé. Plusieurs compagnies FTP et le "bataillon Georges" sont dirigés sur la RN 102 entre Aubenas et le col de l'Escrinet. La protection de Privas doit être assurée par deux compagnies FTP vers Freyssenet et par trois compagnies du secteur C de l'Armée Secrète (AS) à Alissas et Brune. Mais faute de liaisons efficaces avec le commandement FFI et entre elles, la coordination de l'action de ces petites unités sera difficile d'autant plus que certaines, fraîchement constituées, ont une valeur opérationnelle faible. Pour barrer les premiers contreforts du Coiron de Lavilledieu à Berzème le commandant Calloud, chef de l'état-major FFI, compte d'abord sur les unités du secteur C de l'AS, bien commandées par le capitaine Fauveau, et en particulier sur les groupements de la Garde. Ceux-ci sont en position sur les collines de part et d'autre de la route Lavilledieu - Darbres alors qu'un troisième groupement est installé autour de Berzème. La route vers Villeneuve-de-Berg et le Teil restera ouverte.



### LA BATAILLE DE DARBRES

Le 29 août, une première colonne arrive en fin de nuit à Saint-Germain. Elle regroupe, semble-t-il, les éléments venus de Rodez et de Cahors et ceux recueillis en chemin, au total plus de 2 000 hommes. Ses responsables savent sans doute, qu'une autre colonne venant d'Agen avec le bataillon géorgien arrive par Vallon et peut les rejoindre en cours de journée. Les FFI de Mirabel et de Lavilledieu ne se doutent pas de cette arrivée. A 8 heures, une camionnette de la Garde se dirigeant vers Vogüé est prise à partie à l'entrée de Saint-Germain. Des membres de l'équipage peuvent s'enfuir mais un soldat est tué et un adjudant et deux autres soldats sont capturés. Ils sont exécutés dans la matinée. Ce sont les malheureuses victimes des directives du Haut Commandement allemand qui, malgré les mises en garde de Londres et d'Alger, considèrent comme "francs-tireurs" tous les maquisards pris les armes à la main et prescrivent leur exécution immédiate. Ces mesures barbares resteront en vigueur pendant toute la retraite. Leur application implacable entraîne des mesures de représailles chez les FFI qui à leur tour fusillent certains soldats allemands capturés. Cette escalade meurtrière sera la cause d'une partie significative des pertes humaines en Ardèche pendant l'été 1944. Elle explique aussi que les unités allemandes s'efforcent de ne se rendre qu'aux troupes régulières, de préférence aux Américains.

Vers midi, la colonne de Saint-Germain se met en route. Elle gagne Lavilledieu puis bifurque vers Lussas où elle envisage peut-être d'attendre la colonne d'Agen. Les Allemands veulent rejoindre la vallée du Rhône par le

chemin le plus court, évitant les grands axes surveillés par l'aviation alliée. Mais ils ne se rendent pas compte qu'ils s'engagent dans une souricière. Le capitaine Fauveau va en profiter. Ses unités occupent de bonnes positions et la route sur laquelle la troupe ennemie s'engage est facile à couper. Peu après Lavilledieu, la tête de la colonne est prise à partie à hauteur du hameau de Chabrols par la compagnie Théollier de la Garde. Les Allemands ripostent par des tirs de canons et de mortiers et commencent à manœuvrer pour déborder la position des Gardes qui doivent se replier au-dessus de Lussas. La colonne poursuit sa marche. Bénéficiant d'angles morts, peu touchée par des tirs éloignés effectués de part et d'autre de la vallée, elle atteint Lussas vers 15-16 heures. Les soldats se dispersent alors dans les maisons, presque toutes abandonnées par leurs habitants et y laissent un désordre indescriptible.

Vers 17 heures, le capitaine Fauveau déplace une partie de son dispositif vers les crêtes dominant Lussas - Darbres. Il fait détruire le pont de la route reliant Darbres à Freyssenet. Ce pont enjambe une gorge aux flancs abrupts et sa destruction interdit tout passage de véhicule. En cette fin d'après-midi, le commandement FFI départemental voit aussi tout le parti qu'il peut tirer de cette situation. Il prescrit au commandement des FTP, seul habilité à donner des ordres à ses unités, de porter en avant ses éléments "pour empêcher les Allemands de traverser le Coiron et... les réduire sur l'axe Lavilledieu - Lussas". Ses formations doivent occuper les crêtes dominant Saint-Germain (7118° compagnie), Lavilledieu (7108°), Eyriac (7115°) et barrer à Freyssenet la route de Darbres (7107°).





Matériel abandonné dans la rue de Darbres

Les deux colonnes allemandes, de leur côté, s'apprêtent à effectuer leur jonction. A 18 heures, le groupe du I/9 bataillon géorgien, plus de 1 000 hommes, débouche à son tour de Saint-Germain et rejoint Lavilledieu. Au moment où il bifurque vers Lussas, un petit élément de la 7108<sup>e</sup> compagnie, venant de Saint-Didier à bord d'une traction avant et d'un petit car, vient buter sur lui par surprise. Les Allemands réagissent aussitôt. Certains maquisards peuvent échapper mais d'autres qui tentent de résister à l'entrée du village sont encerclés. Cinq sont exécutés sur place, deux survivent par miracle.

Alors que le jour baisse, les éléments de Lussas se mettent en route, files de cyclistes et de fantassins encadrant un long convoi de véhicules et surtout de charrettes qui couvrent bientôt l'itinéraire entre Lussas et Darbres. Vers 21 heures 30, le pont qui mène à Mirabel est détruit à son tour. Peu après, les premiers éléments allemands découvrent les routes coupées à la sortie de Darbres. Véhicules et unités serrent sur la tête et encombrant la chaussée dans Darbres et sur plusieurs kilomètres jusqu'au hameau de Lacrotte. Presque tous les habitants de Darbres ayant fui dans la montagne, il n'existe pas de témoignage local mais tout porte à croire que dans la nuit noire, cet embouteillage crée une grande confusion et désorganise les unités. L'ordre est bientôt donné d'abandonner et de détruire véhicules et matériels et de poursuivre à pied. Les hommes n'emporteront que leur arme, munitions et nourriture. Certains, blessés ou exténués, restent sur place. Des petits groupes se dispersent et désorientés vont errer tout le jour sur les pentes du Coiron. Au moins une unité de quelque 200 hommes, sans doute une compagnie du I/9 géorgien s'oriente vers Saint-Laurent-du-Coiron et débouche dans la matinée sur le hameau de Louyre.

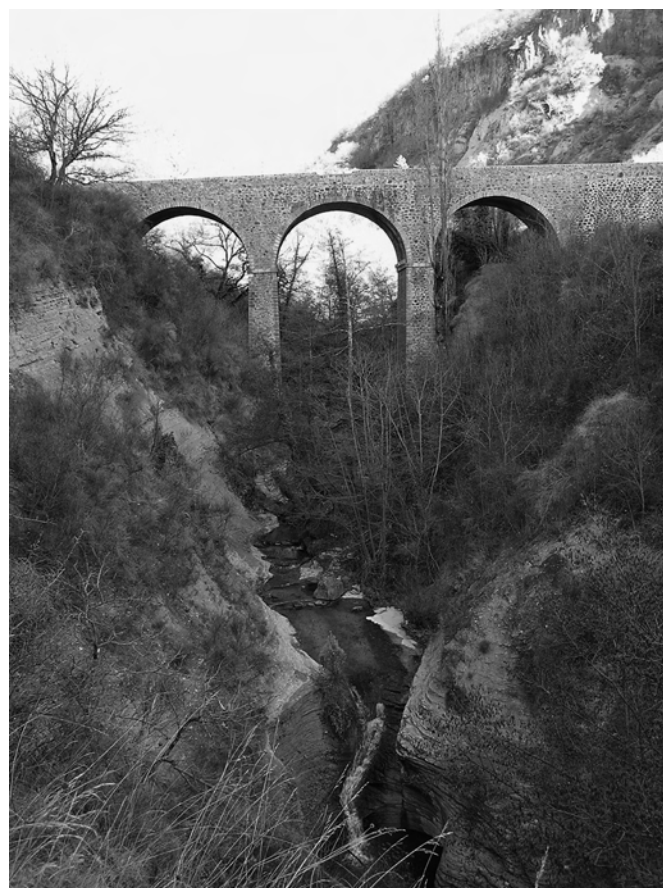
#### LA TRAVERSEE DU PLATEAU DE FREYSSNET

Toutefois, la plus grande partie des troupes allemandes quitte Darbres au lever du jour pour gagner le plateau de Freyssenet. Ces soldats franchissent difficilement la gorge, sans doute à hauteur du pont de Mirabel puis par le versant boisé, gagnent le hameau de La Prade (de Saint-Gineys). De là, évitant Freyssenet, ils atteignent la crête du Coiron

aux Alisiers. Ils prennent dans cette ferme des habitants pour les guider et progressent le long de la ligne de crête Cheval-Mort, Planaize. En début d'après-midi, les premiers éléments descendent sur le château de Roches-sauve et la ferme Véras où, sous les couverts, se regroupe peu à peu le gros de la colonne qui a maintenant perdu beaucoup de sa cohésion.

Les unités du capitaine Fauveau découvrent le 30 août au matin l'étendue des matériels abandonnés sur la route de Darbres et dans le village. Après des tirs soutenus, ils se portent en avant et capturent les isolés demeurés sur place. Ils peuvent alors faire l'inventaire du butin : armes lourdes, véhicules mais surtout plusieurs centaines de charrettes et de chevaux et des approvisionnements de toutes sortes, particulièrement précieux à cette époque. Les éléments FTP et le "bataillon Georges" qui ont gagné les crêtes au-dessus de Vesseau n'ont qu'à venir cueillir à Louyre la

compagnie de Géorgiens qui a jeté ses armes sur l'aire du hameau. La situation sur le plateau de Freyssenet est plus difficile. Cette vaste étendue dégagée n'est pas aisée à contrôler et il aurait fallu des unités nombreuses, agissant de façon coordonnée, pour s'engager sur le plateau, entre Freyssenet et Berzème et bloquer les points de passage. Au nord de Freyssenet, qui à l'époque n'est pas relié au col de l'Escrinet, divers éléments appartenant aux 7107<sup>e</sup>, 7116<sup>e</sup>, 7102<sup>e</sup> compagnies et à une équipe de Chomérac, vont opérer une partie de la journée mais sans une réelle



Pont et ravin de Darbres

coordination. Ces éléments contrôlent les diverses hauteurs au-dessus du village, échangent des tirs avec des groupes isolés (un soldat allemand et un FTP sont tués aux abords du village), et en capturent une partie, mais sans jamais pouvoir intervenir contre la colonne principale qui franchit la crête au col des Alisiers. Au sud de Freyssenet, le groupement Lucca (secteur Fauveau) est dispersé entre Taverne, Saint-Gineys et Sceautres. Il ne reçoit l'ordre de porter en avant sa 55<sup>ème</sup> compagnie de Taverne qu'à 15 heures. Celle-ci ne rencontre dans l'après-midi que des groupes isolés qui se rendent sans combat. Une autre unité FFI stationne en dessous de Rochessauve à l'usine Miraval. Elle regroupe des jeunes qui viennent de rejoindre le secteur C et qui sont à peine armés. Informé de l'arrivée des Allemands, leur chef, le lieutenant Georges Sestier, sous-officier d'active, veut se rendre compte de la situation. Courageusement, il pénètre seul dans Rochessauve, mais surpris par un petit élément allemand, il est tué au centre du village.

Au cours de cette même journée du 30 août, les premiers éléments de l'armée de Lattre qui remontent la rive droite du Rhône ont atteint le sud de l'Ardèche. Un escadron du 2<sup>ème</sup> Spahis algérien, arrivé la veille dans l'après-midi à Bourg-Saint-Andéol, a poussé jusqu'au Teil et détaché un peloton à Saint-Remèze. Au soir, le PC du régiment est à Vallon, un escadron à Lagorce et l'escadron de chars rejoint Saint-Remèze dans la nuit. L'escadron André du 3<sup>ème</sup> Chasseurs d'Afrique, élément de reconnaissance du groupement Sudre (CC1 de la 1<sup>ère</sup> division blindée), passe la nuit à Pont-Saint-Esprit. Pour le 31, cet escadron doit poursuivre vers La Voulte par la RN 86, après avoir relevé les Spahis à midi au Teil. Ceux-ci avec leur régiment ont pour mission de gagner Saint-Etienne par Le Cheylard et Vernoux.

### LA REDDITION DU 31 AOUT A CHOMERAC

Dans la nuit du 30 au 31, les Allemands regroupés au-dessus de Rochessauve se mettent en route. Ils coupent dans la campagne à hauteur de Champ la Lioure et évitent Chomérac, font halte en fin de nuit à hauteur du carrefour de La Neuve, investissant les fermes tout autour pour chercher de la nourriture et se reposer. Leur but, la vallée du Rhône, n'est toujours pas en vue. Aussi, la plupart de ces soldats exténués ainsi que leurs cadres, ont perdu l'espoir de rejoindre le gros des unités en retraite et seraient prêts à se constituer prisonniers, mais seulement à des troupes régulières ou américaines, craignant les représailles des "Terroristes". Quelques isolés arrivent à faire connaître ces dispositions à des éléments FFI à Chomérac et aussi à Brune où cantonne une compagnie AS du secteur C. A Privas, le chef du secteur C, Edouard Maleval (capitaine Marguerite), en est informé. Il se rend à Chomérac avec deux lieutenants américains appartenant aux commandos parachutés en Ardèche et opérant avec les FFI. Sur la route, entre le pont de la Payre et La Neuve, des tractations sont bientôt engagées par les Américains avec des officiers allemands puis, semble-t-il, le colonel commandant la colonne de Rodez. Celui-ci tergiverse, consulte ses officiers et demande à rencontrer le commandant de "l'unité" américaine. Finalement, vers 13 heures - 14 heures, deux coups de canon mettent un terme aux discussions. Les Allemands jettent leurs armes et se rendent. Ce tir de semonce a été exécuté par un peloton blindé qui arrive par la route de Meysse. Il appartient à l'escadron de reconnaissance des Chasseurs d'Afrique, chargé le 31 août d'ouvrir la route en direction de La Voulte. Au Teil, le commandant de cet escadron a été prévenu de



Douilles de canon

*"Le 31 août 1944, une colonne de 3 000 soldats allemands en déroute fait une pause dans un coin de notre commune, Le Planas.*

*Fatigués et affamés, ils veulent se reposer et trouver à manger dans les caves et poulaillers alentour. Mais vers 15h00, quelques blindés de l'armée d'Afrique arrivent sur les lieux : 2 coups de canon et quelques rafales de mitrailleuses leur font comprendre que pour eux la guerre est finie.*

*Voici les douilles de 75 mm : elles ont été récupérées, encore brûlantes, par Monsieur Gayte André en bordure de route face à son domicile Le Geolet."*

la situation à Chomérac par Raphaël Evaldre, résistant, dirigeant communiste, qui arrive de Privas à bicyclette et a vu, sans doute, le capitaine Marguerite à son passage à Chomérac. Le peloton du lieutenant Maurice a alors été détaché vers Chomérac pour intervenir. Découvrant les rassemblements d'Allemands autour de La Neuve, le chef de ce peloton a déclenché le tir de son char-obusier, à l'origine de la reddition. Il fait aussi appel à son capitaine qui rejoint avec quelques blindés par la route de Brune. Il est difficile aujourd'hui de savoir comment a été organisée la reddition d'éléments dispersés et leur rassemblement et comment ils ont été répartis, semble-t-il, en deux groupes, l'un encadré par les blindés et emmené vers Le Pouzin et La Voulte, l'autre réuni par les commandos américains et confié aux FFI. Ceux-ci conduisent les officiers et quelques prisonniers à Privas et dirigent le gros de la troupe de "Mongols" à Champ la Lioure où ils seront gardés par les jeunes recrues de Miraval.

Mais une forte unité, plusieurs centaines d'hommes, ayant conservé sa cohésion, peut-être installée au château



de Saint-Symphorien, à distance du carrefour de La Neuve, refuse la reddition et reprend la route pendant les pourparlers. Elle se fait guider par un jeune habitant jusqu'au col de la Croix, au-dessus de Saint-Symphorien, redescend vers la vallée de l'Ouvèze par les Celliers puis gagne les Fonts-du-Pouzin et Laval (Rompon), qu'elle atteint sans doute en fin de journée du 31.

### **DERNIERE REDDITION DU 1<sup>ER</sup> SEPTEMBRE AU-DESSUS DE LA VOULTE**

L'escadron de Chasseurs d'Afrique, après avoir confié ses prisonniers aux FFI locaux, qui les gardent dans l'usine Baboin, s'installe aux issues nord et sud de La Voulte. Pendant la nuit, un groupe allemand vient buter contre le poste sud. Un officier est tué, des soldats sont faits prisonniers mais d'autres échappent. Il est possible qu'il se soit agi de la tête de la colonne de Rompon qui, bloquée à l'entrée de la ville, aurait alors tenté d'éviter La Voulte par la montagne. Ce qui est certain c'est que la colonne a atteint au matin du 1<sup>er</sup> septembre les environs de la ferme Chambaud, 2 kilomètres au-dessus de La Voulte, où elle s'arrête exténuée et disposée à se rendre, mais pas aux maquisards. Prévenu par un habitant, le petit groupe FTP de La Voulte demande alors l'intervention de l'escadron blindé. Comme celui-ci doit poursuivre vers Saint-Péray, son commandant prescrit à un peloton détaché, qui vient de rejoindre l'escadron, de gagner la crête. A l'arrivée des blindés et des FFI, les Allemands n'opposent pas de résistance et se rendent. Ils sont conduits à La Voulte et un témoin assure qu'ils rejoignent leur lieu de détention, en rang, au pas cadencé, l'arme à la bretelle...

Souhaitons que ce texte, certainement amendable en raison des suppositions ou hypothèses qu'il comporte encore, pourra servir à de nouveaux travaux en vue d'une parfaite connaissance de cette période.

### **3 800 PRISONNIERS**

Cette dernière reddition met un terme à la "bataille du Coiron" et assure la libération définitive de l'Ardèche. Cette bataille n'aura pas été trop meurtrière, les engagements ayant souvent eu lieu à distance. Une quinzaine de soldats allemands ont été tués et le nombre des victimes est d'une dizaine parmi les FFI. Mais pour la plupart, ceux-ci ont été exécutés après leur capture. En dehors de quelques exactions et incendies, les civils ont été cette fois épargnés. Les dernières colonnes abandonnent quelque 3 800 prisonniers, 1 600 Allemands et 2 200 Caucasiens. Il est très difficile aujourd'hui d'établir un bilan par épisodes mais ce chiffre global peut être retenu valablement à partir de la population des camps en septembre. Parmi ceux-ci, malgré les promesses des officiers américains et les directives du général de Vigier données le 1<sup>er</sup> septembre à l'état-major FFI à Vals, une soixantaine ont été fusillés. C'est le cas le 3 septembre à Arlix, en bordure de Vals, de trois officiers allemands concernés par les exécutions de Résistants et de Caucasiens à Rodez et de quarante-huit Caucasiens, désignés comme responsables d'exactions, mais plus vraisemblablement payant leur fidélité à leur encadrement allemand.

Sur le moment, le succès remporté sur le Coiron a été en partie occulté par la participation importante des FFI ardéchois à la Libération de Lyon et le passage des colonnes blindées de l'armée de Lattre puis par la poursuite de la guerre. Aussi personne n'avait alors jugé bon de sauvegarder les documents utiles pour "l'Histoire". Et, quarante ans plus tard, une vive polémique éclatera lorsqu'on voudra établir une version exacte des faits.

### **Sources**

Bundesarchiv : RH 20-19, RW 35.

Archives nationales : 72 AJ 84, 98, 99.

Service historique de la Défense : 11 P, 13P.

Archives départementales de l'Ardèche : 57 J, 70 J, 72 W, 78 W, 87 W.

Souvenirs aimablement fournis par le docteur Kordes, fils du sous-lieutenant Karl-August Kordes et traduits de l'allemand par madame Marlies Loisy.

## ***Souvenirs du sous-lieutenant Karl-August Kordes du I/9 bataillon géorgien (Georg.Feld-Bat. I/9 )...***

“Après le débarquement des Alliés sur la côte méditerranéenne, notre retraite commença aussi, avec la vallée du Rhône comme destination. Nous progressions par Montauban et Toulouse dans une longue colonne, mais nous n’arrivâmes qu’à Béziers par la route principale. Là nous pûmes emmener nos blessés à l’hôpital et dûmes ensuite nous retirer vers le nord, en direction de la montagne. Dans quelques villages nous rencontrions de la résistance de la part de partisans, mais qui pouvait être surmontée par l’intervention de nos canons antichars. La colonne devait absolument rester groupée; car des retardataires n’avaient en général pas la possibilité de s’en sortir. Dans certains villages il n’y avait pas âme qui vive dans les rues et cela signalait toujours du danger. Dans d’autres villages la vie paraissait normale, et nous pouvions les traverser sans inquiétude. Notre colonne de marche s’était accrue d’autres éléments, unités dispersées, employés des chemins de fer, policiers, femmes auxiliaires de la défense antiaérienne, qui se joignaient à nous aux étapes. Je faisais toujours des aller et retour sur ma moto side-car, pour maintenir tout le monde ensemble. Nous eûmes un certain nombre de pertes. Un après-midi,



Le sous-lieutenant Kordes  
et le feldwebel Uttecht, au centre

sur une route étroite de col, les premiers reçurent des tirs de mitrailleuses lourdes des deux côtés de la pente très inclinée et furent obligés de s’arrêter. Peu après la colonne fut attaquée par des avions volant bas en plusieurs vagues. Comme il n’était pas possible de s’abriter, nous eûmes des pertes horribles en hommes, chevaux et voitures. Nos canons antichars et d’infanterie ne pouvaient pas servir...

En pleine nuit – nous avions continué notre marche – la colonne s’arrêta car un pont franchissant une gorge profonde avait été détruit. Il y avait une auberge désertée au bord du chemin où nous dûmes laisser nos blessés. C’était le moment où il fallait se séparer de tout. Chacun reçut autant de munitions et de nourriture qu’il pouvait en porter. Tout cela devait être organisé dans la nuit la plus noire. A la première lueur du jour, chacun essaya de descendre la pente très raide, pendant que le feu des mitrailleuses recommençait.

Enfin, avec des pertes importantes, nous atteignîmes la vallée et la forêt d’arbustes qui nous protégeaient. Dans la journée nous évitions toute exposition, dans la nuit nous – c’est-à-dire notre petit groupe qui s’était réuni plus ou moins – marchions le long d’une petite ligne de chemin de fer. Ainsi nous atteignîmes un jour un petit village d’où nous avions une vue sur la route du Rhône occupée par les véhicules des colonnes américaines. Ainsi le chemin vers l’est était bouché pour nous. Le village s’appelle Chomérac et se trouve sur la rive occidentale du Rhône près de la ville de Privas. Nous devions nous rendre et commençâmes le chemin du prisonnier.”

### ***... et du feldwebel Gerhard Uttecht du même bataillon***

“Nous recevons l’ordre soudain de mise en route en direction du Rhône. Nous devions essayer de rejoindre les dernières colonnes en retraite. Pendant toute la marche nous ne rencontrions plus aucun soldat allemand. L’un ou l’autre de nos camarades tombe sous les tirs d’un tireur embusqué... J’étais très triste de creuser une tombe, la nuit, pour préparer son lieu de dernier repos à un compagnon de route tué à côté de moi. Je pense en particulier à un “guide spécial”, qui avait travaillé avec nous comme interprète russe dès la formation de notre troupe au Caucase. Nous étions souvent ensemble le soir. Ainsi nous nous étions rapprochés l’un de l’autre. Il était de Poznan en Pologne. Ainsi il nous raconta – Karl-August était avec nous – qu’une voyante à Krimsk (Caucase du nord) lui avait prédit qu’il n’allait pas survivre au temps passé ici. Nous l’avions encouragé à ne pas prendre ce genre de choses absolument au sérieux. Mais il a continué à porter cette angoisse en lui. Nous lui avons fait remarquer qu’il avait survécu aux combats du Caucase et à son séjour en France. J’ai réfléchi à cela quand avec Karl-August nous l’avons enterré.



Nous étions tous très abattus. Avant chaque village on nous tirait dessus. Nous sentions la résistance de la population. Seuls les tirs de notre artillerie antichar nous permettaient d'être respectés. Dans les villages mêmes on était exposé à des tirs à partir des fenêtres. Ainsi chacun de nous pouvait être touché.

Pendant notre progression en retraite il n'y avait plus de distribution de nourriture. Nous essayions de nous procurer quelque chose dans les fermes qui apparaissaient de temps en temps. Même si cela peut choquer, disons que nous progressions dans la campagne en groupes désordonnés. Soudain nous nous trouvâmes en face d'une unité de parachutistes américains. Nous étions totalement isolés, du volume d'un petit bataillon, sans contact avec d'autres unités de l'armée allemande. Notre commandant avait déjà entrepris des négociations de reddition et nous recommanda de déposer les armes et de nous mettre en formation sur la route. Qu'aurions-nous pu faire d'autre ? Aurions-nous dû commencer des tirs qui auraient provoqué inutilement des morts des deux côtés ? On ne nous avait pas tiré dessus. Après tout, nous avons la responsabilité des quatre cents hommes qui avaient été à nos côtés jusqu'ici, comme bataillon spécial de Géorgiens. Dans le Caucase, ils combattaient pour libérer leur Patrie. Maintenant ils se trouvaient en France. J'ai souvent pensé à ce que ces hommes pouvaient alors ressentir.

J'aurais pu me sauver aussi. Mais les signes de l'effondrement de l'armée étaient très évidents. Ainsi j'ai affronté la réalité et pris ma décision personnelle de rester un être humain, espérant qu'il en serait de même de la part de l'adversaire. J'ai démonté mon pistolet belge de 14 coups et j'ai jeté les pièces dans le terrain rocheux. A partir de ce moment, malgré l'humiliation, il fallait garder sa personnalité. Une dernière fois nous étions ensemble, le commandant, le sous-lieutenant Kordes et le feldwebel Uttecht devant notre troupe. Je me suis détourné pour essuyer mes yeux humides, ce dont je n'avais pas honte. Que va-t-il se passer ? – Maintenant chacun est livré à lui-même. J'ai fait face à cette nouvelle situation. J'avais la sensation profonde que je devrais supporter une période très difficile avant de pouvoir retourner dans ma famille.

Maintenant seulement les adversaires s'approchent de nous. Il s'agit de sept Américains soutenus pas des civils du mouvement de la Résistance française. C'était une journée chaude d'été et une partie d'entre eux sont seulement vêtus d'un tricot de peau. Nous devons rendre toutes nos affaires personnelles, ainsi mon livret militaire (que j'ai récupéré après), les photos (ce qui me chagrinait le plus), et un petit bracelet. Après ces démarches les Américains se retirèrent et nous étions dans la main des Français. Quelques civils en tenue peu correcte faisaient les importants, manipulant leur pistolet de façon ostentatoire, en emmenant un bataillon d'Allemands comme prisonniers de guerre à la ville la plus proche..."

### ***Témoignages de prisonniers du bataillon azerbaïdjanais de la colonne de Rodez (extrait Revue du Rouergues n°38, 1994)***

"Le départ de la colonne a lieu le 18 août à 5 heures. Celle-ci est constituée par la colonne motorisée comprenant la batterie Flak et le détachement de liaison et par le bataillon azerbaïdjanais à pied, avec ses véhicules hippomobiles. La colonne s'étire sur 5 km de long. Elle se dirige sur Millau et est harcelée dès la sortie de Rodez puis sur tout son parcours. A Millau, la garnison de cette ville (service de l'intendance) se joint à la colonne puis en cours de route, c'est le cas de deux colonnes, composées l'une d'Allemands, la seconde d'Arméniens. Le colonel S., chef du détachement de liaison, a l'intention de rejoindre Montpellier et, avec cette garnison, de gagner la vallée du Rhône. Arrivé à 10 km de Montpellier, il apprend que la garnison a déjà quitté la ville. Il évite donc cette ville et prend la direction d'Alès et Aubenas, de plus en plus harcelé. Une attaque par huit avions américains à 17 km d'Alès cause de grandes pertes en hommes et surtout en chevaux..."

La destruction d'un pont à environ 15 km d'Aubenas en direction de Privas, oblige à abandonner tous les véhicules et contraint la colonne à continuer à pied. Le 30 août, dans une route encaissée, une attaque du Maquis a été particulièrement violente et a dispersé tout ce qui restait de la colonne. 300 à 400 Azerbaïdjanais avaient déjà disparu de la colonne en cours de route. Dans la soirée un certain regroupement fut de nouveau possible mais le lendemain 31 août, l'apparition de deux à trois chars et de trois à quatre automitrailleuses appuyés par des forces importantes du Maquis précipitait le dénouement dans un vallon près de Brune dans l'Ardèche. Le colonel S. et le commandant R., tous deux du détachement de liaison, agitaient le drapeau blanc et se rendaient..."



Prisonniers allemands entrant à Privas le 31 août au soir